Irénikon

Dom FRANCO de WYELS, O. S. B.
du Prieuré de Schootenhof.

Un Pionnier Anglo-Catholique de l'Union

PRIEURÉ D'AMAY S/MEUSE
(BELGIQUE)

TOME II. COLLECTION 1927. N° 9.

(*Pour les* RENSEIGNEMENTS *et* CONDITIONS D'ABONNEMENT, *voir en 3e page.*)

Les Moines de l'Union des Eglises.

S. S. le Pape Pie XI par sa lettre apostolique du 21 mars — « *Equidem verba* » — a exprimé par l'intermédiaire du Primat de l'Ordre de Saint-Benoit à tous les Abbés et Moines bénédictins sa volonté formelle de les voir entreprendre des œuvres pour l'Union des Eglises et concrètement de voir naître dans l'Ordre une institution monastique tout entière consacrée à cet apostolat.

Sous les auspices de la Sacrée Congrégation pour les Affaires orientales et avec l'approbation du Chapitre général des Abbés bénédictins réunis à Rome du 1er au 15 octobre 1925, le noyau de cette institution monastique vient de se constituer en Belgique : c'est le groupe des Moines de l'Union.

But de cette institution :

Se consacrer complètement par les moyens adaptés à la vie monastique et spécifiés ci-dessous à l'apostolat de l'union des Eglises et préparer par une action lente, pacifique et fraternelle le retour des chrétientés séparées à l'unité œcuménique de l'Eglise.

Esprit :

Les moines de l'Union suivront les directives pontificales et principalement celles contenues dans la lettre de S. S. Pie XI citée plus haut, dans un esprit monastique et de charité catholique.

Action : Indirecte s'exerçant par la Prière (liturgique et solennelle dans les monastères) la propagande en occident et l'étude;

Directe, par l'instruction catholique de nos frères séparés, les séjours temporaires et les fondations de monastères en Orient.

Recrutement. — Cette entreprise monastique n'a aucune attache nationale et reçoit volontiers tous les moines sans distinction de congrégation, et comme novices les prêtres séculiers ou étudiants. Après leur noviciat les moines de l'Union recevront à Rome ou dans les milieux orientaux leur formation spéciale.

Moines-prêtres et non prêtres. — Conformément à la tradition monastique encore en vigueur aujourd'hui en Orient, l'Institution comprendra des moines-prêtres (hiéromoines) et des moines non-prêtres (moines) sans autre distinction entre eux que la dignité sacerdotale. En effet toutes les aptitudes professionnelles, artistiques et manuelles doivent concourir également à l'apostolat de l'Union. Tous les membres de la famille monastique participeront à la même vie liturgique et conventuelle et puiseront dans cette parfaite fraternité chrétienne l'unité de cœur et d'âme indispensable au succès de leurs efforts.

Pour plus de renseignements, demander la brochure « *Une œuvre monastique pour l'Union des Eglises* (1) » et la notice qui parait dans ce numéro.

(1) S'adresser au prieuré d'Amay : 1 franc l'exemplaire, 10 francs la douzaine. Il existe une édition flamande, anglaise et allemande.

Irénikon

Dom **FRANCO de WYELS**, O. S. B.
du Prieuré de Schootenhof.

Un Pionnier Anglo-Catholique de l'Union

PRIEURÉ D'AMAY S/MEUSE
(BELGIQUE)

TOME II. COLLECTION 1927. N° 9.

TABLE DES MATIERES

Un Pionnier Anglo-Catholique

INTRODUCTION

Frank Weston (1871-1924) est, sans contredit, une des figures les plus nobles et une des gloires les plus pures dont se soit honorée l'Eglise anglicane dans le dernier demi-siècle. Durant sa vie, Frank charmait irrésistiblement tous ceux qu'il approchait, fussent-ils ses adversaires : « Il était impossible de ne pas subir son charme, écrivait un de ses adversaires, Dr Henson, évêque de Durham, même quand on détestait son fanatisme. » (p. 232-233 de l'ouvrage que nous allons citer.) La vie de Frank, telle qu'elle nous est présentée par Dr Canon Smith, simplement, sans exaltation, avec une émotion confenue, dégage quelque chose de ce charme irrésistible (1).

Invité à faire une simple « recension » de cette biographie pour la revue « *Irénikon* », la vie de Frank intéressa si bien la Direction qu'elle nous pria de développer notre compte-rendu et d'en faire une brochure pour la « *Collection-Irénikon* ». Cette brochure est dono entièrement puisée à l'ouvrage de Dr Smith dont nous ne ferons que citer ou résumer le texte ; elle n'a, par conséquent, aucune prétention personnelle et, si elle peut présenter quelque intérêt, tout le mérite en revient exclusivement au seul auteur de la vie de Frank.

(1) *Frank, Bishop of Zanzibar,* by H. Maynard Smith, D. D. Canon of Gloucester With Portraits. London, Society for promoting Christian Knowledge. Price : 7/6.



Nous ne songeons pas à reproduire ici cette vie, assez compliquée, de l'illustre Evêque anglican, mais il nous semble juste de payer un tribut d'admiration et de reconnaissance à celui qui, s'il eût pu vivre quelques années de plus, aurait, mieux que personne parmi nos Frères séparés, apprécié et favorisé l'esprit qui anime l'œuvre des Moines de l'Union et d'*Irénikon*.

Pour cela, il suffira de signaler quelques détails caractéristiques de sa vie, de son esprit et de son apostolat.

Il n'est pas facile de caractériser Frank. « Nous cherchons, dit Dr Smith, à appliquer des étiquettes aux gens, mais aucune n'est assez compréhensive pour résumer Frank. » (p 27.) Malgré cela, nous essayerons de ramener à quatre rubriques principales les traits qui nous semblent les plus intéressants dans sa vie, si riche en faits et gestes typiques.

Nous considérerons successivement en lui :

1° Le Chrétien Intime ;

2° L'Apôtre Catholique ;

3° L'Apologiste et le Théologien ;

4° Le Pionnier de l'Union.

I

LE CHRÉTIEN INTIME

« Par tempérament naturel, Frank n'était pas un ascète : il aimait le confort et les douceurs de la vie, mais il avait foi en la mortification. Personne plus que lui n'appréciait les joies de la vie familiale, mais il était convaincu de sa vocation au célibat. Il n'était pas sans ambition, mais la conscience le poussait à y renoncer. » (p. 23.) « Il était très désireux que le prêtre africain ne fût pas européanisé, et il était convaincu qu'une discipline très sévère était nécessaire pour les Africains. Mais, s'il proposa aux autres un idéal ascétique, il s'appliqua à le réaliser lui-même dans sa vie. Jamais il ne parla des austérités qu'il pratiquait, mais Dr Howard le trouva couchant sur la dure et vivant de la même manière que les indigènes. Et cependant, comme je l'ai déjà fait remarquer, c'était un homme qui appréciait le confort et qui savait jouir de toutes les aménités de la vie. » (p. 36.)

« Parmi toutes ses qualités, la merveille de Frank était son cœur. Il ne vivait que pour aimer et pour être aimé, et comme il croyait que Dieu est amour, il plaçait dans l'amour la raison et l'explication de toutes choses. Il avait le cœur grand, entier et ardent, et, malgré une vie de sacrifices et de déceptions, il conserva jusqu'à la fin le cœur d'un enfant. Il avait toute la simplicité d'un enfant. » (p. 218.)

*
* *

Avant la Conférence de Lambeth (1920), Frank n'était guère connu en Angleterre que par ses deux fameuses Lettres Ouvertes, dont la seconde surtout, dirigée contre le Modernisme, tel qu'il se révélait dans l'Eglise anglicane et dans la Conférence de Kikuyu de 1913, avait mis en émoi toute l'Angleterre. (p. 155). Son biographe dit à ce propos : « Frank entra dans la Conférence de Lambeth avec un nom bien connu et une personnalité inconnue. Quelques-uns s'attendaient à trouver un homme sauvage et beuglant du bout

de l'autre monde, intolérant et intolérable. D'autres s'attendaient à un dyspeptique, aux lèvres minces, qui lancerait des anathèmes avec la farouche satisfaction d'un inquisiteur de mélodrame. Mais le Frank réel qu'ils trouvèrent était différent. » L'Evêque de Worcester écrivit à Dr Smith :

« Je m'attendais à une figure usée, ridée et minée par les ravages d'un climat perfide et par les effets de labeurs apostoliques prolongés ; mais je trouvai un Apollon bien constitué — si vous pouvez vous représenter ce dieu en soutane violette et portant une croix pectorale considérable. Je m'étais attendu à une physionomie plus ou moins pétulante, avec les indices de quelqu'un qui avait été peu habitué à porter le joug dans sa jeunesse ; mais sur sa figure, tannée sans doute, mais presque vermeille dans son étonnante santé, il y avait une certaine majesté d'une largeur d'esprit qui semblait démentir qu'il avait pu invectiver contre Kikuyu et tout ce qu'impliquait Kikuyu. » (p. 227.)

*
* *

« La religion n'était pas pour lui un système abstrait de la pensée, ni une collection de règles pour la conduite ; c'était une relation personnelle entre Dieu et l'homme. Son respect pour Notre-Seigneur lui défendait de parler de Lui avec cette familiarité douteuse, devenue par trop commune... Quand il cherchait à approfondir le mystère du Christ Incarné, ce n'était pas pour satisfaire une vaine curiosité. Ce qu'il écrivait était le fruit de maintes méditations à genoux... » (p. 64.)
« Il croyait très simplement à la puissance de la prière. Il s'adressait à Dieu dans tout ce qui le troublait et ne se faisait jamais scrupule, comme un fils à son père, de demander à Dieu tout ce dont il avait besoin. » (p. 79.)

« Un prêtre indigène qui l'accompagna une fois dans ses voyages, raconte que lorsque lui et les autres dans le camp se mirent à dormir autour du feu, l'Evêque commença à prier; quand il s'éveilla, vers trois heures du matin, l'Evêque était toujours en prière. Durant le jour il était si occupé, et pourtant, pendant la nuit, il avait une telle énergie dans la prière. Le prêtre dit : « De tout ce qu'il m'enseignait et me disait, de tout ce que je l'observais faire, la plus grande merveille c'était de voir comment il priait. » (p. 80.)



« Frank était essentiellement un mystique. Il ne se contentait jamais d'apparences, il cherchait toujours la réalité qui se trouve derrière celle-ci. Son cœur était toujours inquiet, à la recherche de Dieu. Mais Frank était un mystique intellectuel, il ne se contentait pas de vagues émotions et il ne supportait pas les spéculations nébuleuses. Il partait d'un système dogmatique de foi, vérifié dans la prière et exprimé dans la vie. Il avait une passion pour la précision de la définition, et la précision à laquelle il visait ne pouvait être exprimée qu'en termes abstraits. » (p. 139.)

« Dans son histoire spirituelle, il alternait entre le désir de renoncer au monde et le désir de le conquérir. Parfois il désirait se dévouer à une vie de contemplation et de pénitence, d'autres fois il était tout pour l'action. Dans l'amour il recherchait les pieds du Maître, et puis dans l'amour il se précipitait en avant pour servir la cause du Maître. » (p. 227.)

En ceci, Frank réalisait le type classique du contemplatif, décrit par S. Grégoire-le-Grand dans ses immortels commentaires sur Job et sur Ezéchiel.



« Le Calvaire était pour lui le fait qui dominait toute l'histoire du monde. » (p. 23.) La Passion de Notre-Seigneur était non seulement la force secrète de sa vie intime, mais aussi la grande leçon qu'il fallait enseigner au monde : « La leçon du Calvaire devait être enseignée et acceptée avant que le monde pût être racheté. » *(ib.)*

Lorsque, devenu Evêque de Zanzibar, en 1908, il conçut le projet d'une communauté de religieuses en Afrique, il rédigea lui-même la règle de ce nouvel institut, et les quelques extraits que nous en connaissons par Dr Smith, nous révèlent à la fois l'esprit de la fondation et du fondateur : « La communauté est fondée : *a)* Pour honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ en montrant aux Africains la joie et la force de la Passion de Jésus. *b)* Pour offrir à Dieu une vie de parfaite pauvreté, chasteté et obéissance, en union avec la réparation

qui Lui fut offerte par Notre-Seigneur sur la Croix.

c) Pour gagner des âmes à Notre-Seigneur par une vie de prière et de travail de missionnaire.

« Ceux qui aiment la Passion ne doivent rechercher ni les louanges en cette vie, ni une réputation publique après la mort. La Communauté aussi bien que chaque sœur en particulier doivent être cachées avec le Christ en Dieu. » (p. 134-135.)

Dans une lettre à une de ses religieuses, il écrivit : « Un des grands risques que court un diocèse comme le nôtre, c'est la surprise des ouvriers quand ils sont appelés à s'associer à la Passion. Tant, parmi nous, reculent devant la vraie Croix. Nous avons nos limites, et trop facilement nous trouvons des raisons pour esquiver, de telle ou telle façon, des appels douloureux. Nous nous marions et nous sommes donnés en mariage, quand la continance pourrait être une réparation pour la facile indulgence de notre peuple ; nous acceptons les verdicts des médecins, quand le sacrifice de soi-même serait une réparation pour la révolte insouciante de notre peuple contre les exigences du Christ ; et dans maintes petites choses nous attendons de la bonté divine bien plus que les conditions de notre travail ne nous permettent d'espérer, encore moins d'exiger. Je dis ceci en toute humilité, j'espère, car je suis dans la même condamnation. » (p. 142.)

*
* *

Frank « était vénéré comme un saint par des Mahométans, des Arabes et des Indiens, qui ne connaissaient que fort peu de la religion chrétienne ; mais pour les pauvres et les parias qui entraient en contact avec lui, il était simplement l'homme au grand cœur. En Angleterre (après sa mort), on pensa surtout à ses capacités. On pensa à lui comme à un homme fort, doué d'une volonté impérieuse et d'une conception un peu surprenante de la vie — un homme de bien, mais une personnalité importune. En Afrique, on pensa à lui comme à l'homme saint au grand cœur. » (p. 319.)

II

L'APOTRE CATHOLIQUE

Lorsque Frank s'embarqua en 1898 pour Zanzibar, il n'avait guère d'autre expérience que celle qu'il avait pu acquérir dans un ministère paroissial de deux ans dans l'église anglo-catholique de St. Matthieu, à Westminster. « Il partit pour l'Afrique avec « St. Mathieu » comme un idéal de ce qu'une église devait être. C'est tout ce qu'il connaissait en fait de travail effectif dans l'Eglise d'Angleterre... En dehors de cela, il connaissait fort peu de l'Eglise d'Angleterre, ce qui explique le fait que, pour le commun, il semblait complètement hors de contact avec l'esprit de la religion nationale... Combien étroite une telle formation doit être, direz-vous ! Cela dépend ! répond Dr Smith ; le Catholicisme est, après tout, la religion la plus complète et les conceptions catholiques sont les plus universellement répandues. Si Frank s'était destiné à vivre en Angleterre, il eût bien fait d'apprendre à apprécier les différents points de vue des chrétiens anglais ; mais il partait pour l'Afrique, et c'était heureux qu'il se rendît là avec une conception précise de ce que la vie chrétienne pouvait être, et avec un idéal pour une Eglise africaine, non encore affecté par les nombreux courants contraires de l'histoire anglaise. » (p. 222.)

« Frank crut en l'Eglise catholique comme en l'instrument fourni par Notre-Seigneur pour la rédemption du monde et, par conséquent, pour la rédemption de la race africaine. Mais précisément parce que c'est l'Eglise catholique, chaque race, en elle, doit s'exprimer conformément à sa nature, et non pas dans les termes ni selon les manières des étrangers. Il ne croyait pas qu'il était chargé (comme Evêque africain) de dresser les Africains pour en faire des imitateurs grotesques des ecclésiastiques anglicans ; sa mission consistait à aider les Africains à édifier l'Eglise d'après leurs conceptions propres. » (p. 264.) C'était sa préoccupation constante, la caractéristique de son apostolat au Zanzibar. « Il n'essaya pas de créer des utopies en séparant les chrétiens (de leur milieu ancestral), mais il s'attacha à édifier une Eglise africaine

sur les fondements de la vie africaine, en plantant sans crainte cette Eglise dans le sol païen. » (p. 26.) « Il était européen pour les Européens, et africain pour les Africains. » (p. 27.) Il rêvait «une vigoureuse Eglise africaine, expression de la forte foi collective du peuple africain, avec un clergé d'Africains, soutenus par les offrandes des Africains, épine dorsale de la vie africaine, chefs du progrès africain. » (p. 32.)

« Dans une de ses dernières lettres à sa communauté de religieuses il écrivait : « Nous devons tâcher d'atteindre un tel niveau de communion (avec les Africains) que nous puissions les convaincre que le christianisme n'est pas une religion pour les blancs et leurs vassaux, mais une religion de communion effective entre les races et les couleurs. » Il désirait vivement que des sœurs spéciales entreraient en contact intime avec les femmes africaines dans leur vie domestique, essayeraient de vivre comme elles, et seraient prêtes à manger avec elles. Dans son humeur plaisante, il en venait quelquefois à déplorer les vêtements que les sœurs portaient et se mit à dessiner un habit plus en accord avec l'habillement des Africaines... » (p. 137.) « Il ne cessait jamais de rappeler aux Européens qu'ils auraient appelé le Syrien qu'était le Christ, un homme de couleur; mais il ne voulait pas créer une barrière de couleur dans l'approche des Africains avec Jésus. Par la foi catholique et les préceptes catholiques, il s'appliquait uniquement à gagner des âmes pour le Seigneur. C'est tout juste parce qu'il aimait tant notre Seigneur et qu'il avait une telle sollicitude pour les âmes, qu'il avait soin de chaque détail par lequel le nom du Seigneur aurait pu être glorifié et les hommes édifiés. » (p. 288.)

« Dans son isolement, Frank était réconforté par la pensée qu'il était un Evêque catholique et que son œuvre était d'édifier l'Eglise catholique en Afrique. Il ne regardait pas l'Eglise comme une institution humaine, qui pourrait être changée au gré de chacun. Il croyait que l'Eglise était fondée par Notre-Seigneur, qu'elle Lui appartenait et qu'elle était son Corps mystique. La continuité était un fait historique ; renier ses principes était rejeter la direction séculaire du Saint Esprit, et diminuer ses revendications était un acte de trahison envers le Seigneur qui l'avait achetée au prix de son Sang. » (p. 145.)

III

L'APOLOGISTE ET LE THÉOLOGIEN

Frank était écœuré par le criticisme destructif avec lequel certains Anglicans modernistes traitaient les doctrines fondamentales du Christianisme. Lors d'un congé en Angleterre, en 1911, dans un sermon qu'il fit à Londres, il lança ce cri de détresse : « Epargnez à nos convertis d'Afrique de lire dans des livres, écrits par des chrétiens de la Métropole, toutes ces choses qui sont propres à les faire douter même s'il y a un Dieu et s'il existe quelque chose comme une Révélation Catholique. » (p. 171.)

Frank se scandalisait de l'indifférence des autorités anglicanes en face de certains écrits modernistes qui mettaient en cause la constitution de l'Eglise et les articles fondamentaux de la Foi. Il voulait savoir ce que l'Eglise d'Angleterre en pensait réellement. C'est pour avoir une réponse à cette question qu'en 1913 il écrivit sa deuxième « Lettre ouverte », qu'il adressa à l'Evêque anglican de St. Alban (p. 146). Il y parle comme suit : « Je n'hésite pas à dire que l'Eglise qui, dans ses rangs les plus élevés, a deux conceptions sur la crédibilité de la Bible, l'autorité de l'Eglise et l'infaillibilité du Christ, a renoncé à ses chances de gagner le Mahométan ; car sa confiance en son Coran, en sa tradition et en son Prophète ne sera pas ébranlée par une société où l'on ne fait que discuter, mais par l'Eglise vivante, enseignante du Verbe Incarné Infaillible. Aussi, l'*Ecclesia anglicana* doit-elle opter, sans tarder, entre la liberté d'être hérétique et le devoir de transmettre la Foi telle qu'elle l'a reçue. Elle ne peut avoir l'une tandis qu'elle remplit l'autre. Et le plus tôt qu'elle optera sera le mieux pour elle-même, pour les païens et pour les Mahométans. » (p. 172.)

« Il croyait qu'en Afrique, en Egypte, aux Indes et au Japon il n'y avait pas de plus grand obstacle à la diffusion de l'Evangile, que des livres écrits par des ministres de la religion et traitant les articles fondamentaux de la Foi chrétienne comme des questions libres. Sans doute, dans une salle d'Oxford la religion pouvait être un sujet intéressant

pour une discussion libre, mais, pour lui, elle était la vie. Il n'avait pas sacrifié sa carrière, sa maison, son pays et ses amis parce qu'il « sentait d'une façon ou d'une autre » que certaines opinions spéculatives pouvaient être vraies. Ceux qui ont ces sortes de beaux sentiments tâchent d'arriver à un doyenné anglais et non pas à une hutte de bâtons et de limon dans les déserts d'Afrique. Pour lui la gloire de Notre-Seigneur et l'extension de son royaume étaient les seules choses dans la vie qui importaient ; et pour lui son Credo était aussi certain que la table de multiplication. Il avait pensé mûrement à ses conséquences et il l'avait trouvé cohérent et consistant avec lui-même ; Il l'avait mis en pratique dans sa vie et connaissait ses fruits par l'expérience. Il était convaincu que ce Credo pouvait seul sauver la race africaine ; et ce qui le paralysa c'était la pensée que l'Eglise qui l'avait envoyé pour convertir les païens, était indifférente à l'égard de ce qu'on croyait en Angleterre. » (p. 172-173.)



Une des théories modernistes qui avait le plus attiré l'attention de Frank et qui avait même provoqué une réprobation de la « Convocation », était celle de Dr Streeter sur la Résurrection. Or, malgré ce blâme officiel, l'Evêque anglican de Hereford lui conféra, peu de temps après, une stalle vacante dans sa cathédrale, témoignant ainsi de son mépris pour la résolution prise par les Evêques lors de la « Convocation ». (p. 175-178.) « Evidemment, dit Dr Smith, ses frères dans l'épiscopat n'y firent point attention. Ils étaient habitués à voir l'un d'entre eux ridiculiser l'Eglise en faisant à sa guise après avoir donné son adhésion à une conduite uniforme ; mais, dans le lointain Zanzibar, Frank y fit attention, et à la porte de sa cathédrale il publia sa décision. Lui et son diocèse désormais n'étaient plus en communion avec John, évêque de Hereford, et ceux qui lui adhéraient. » (p. 178-179.)

« Le public anglais et la Presse mondaine regardaient cet incident comme une immense farce. Qui aurait pensé qu'au XXe siècle un évêque quelconque eût pris sa charge tellement au sérieux ? Qui se souciait si l'Evêque de Zanzibar et ses « nègres » étaient ou n'étaient pas en communion avec

le Siège de Hereford ? Penser qu'un homme puisse être un si exécrable bigot d'objecter contre le fait qu'un chanoine de la compréhensive Eglise d'Angleterre enseignât que Jésus-Christ n'était pas ressuscité des morts le troisième jour ! N'y avait-il pas une foule de libres-penseurs pour applaudir à son courage ? »

« Est-ce à dire que l'attitude de Frank était un fiasco ? Je ne crois pas. S'il avait écrit une lettre de protestation au *Times*, le public anglais l'aurait lue avec le même tiède intérêt qu'il lit une protestation contre ceux qui huent les autos. En agissant comme il le fit, il rendit sa protestation mémorable. On pouvait se moquer de lui, mais on ne l'oublia pas. Il restait toujours un homme prêt à se battre pour la gloire de Notre-Seigneur : il restait un homme qui croyait vraiment à l'autorité de l'Eglise et à la responsabilité de sa charge : un homme qui, ayant une telle foi, était prêt à s'offrir lui-même en pâture à la risée d'un monde incrédule. » (p. 180.)



Une des raisons qui avaient déterminé Frank à écrire sa « Lettre ouverte » à l'Evêque de St. Alban était la Conférence de Kikuyu où, à son avis, les Evêques de Mombosa et d'Uganda avaient vendu, ou du moins compromis notre héritage catholique (p. 145). Le comité, institué pour examiner cette affaire, rendit sa sentence à Pâques, en 1915. Celle-ci fut évasive, et « Frank, avec son zèle pour la vérité et son attachement passionné aux principes, n'était point satisfait. Il n'avait pas reçu de réponse à la question : « Qu'en pense l'Eglise d'Angleterre ? » Enfin il résolut de prendre une attitude claire et il écrivit : *The Fulness of Christ, La Plénitude du Christ.* C'est, dit-il, une *apologie* de mon attitude dans la récente controverse de Kikuyu, et la substance de l'Evangile que j'ai reçu moi-même et que j'essaie maintenant de prêcher à mon diocèse. » (p. 162.)

D'après Dr Smith, « ce livre remarquable... constitue une tentative résolue pour retourner aux premiers principes... (Frank) admet sans démonstration les principes dont il part et s'intéresse uniquement à demander pourquoi ils sont vrais. Il croyait avec Aristote qu'aucune science ne démontre ses

premiers principes, mais, contrairement à Aristote, sa méthode est entièrement déductive. Il écrit comme un théologien pour des théologiens et présuppose un dépôt de vérité révélée. Sa méthode est plus en accord avec celle des théologiens latins qu'avec la nôtre [anglicane], et l'attitude des Anglicans modernes à l'égard de la vérité révélée est obscure... Dans « *The Fulness of Christ* » nous avons une explication de l'Eglise catholique, de sa nature, de sa fin et de sa méthode de fonctionnement. » (163-164.) Dr Smith le résume comme suit :

« Il est évident qu'aussi longtemps que les hommes ne sont pas d'accord avec le Créateur, ils ne peuvent pas être d'accord avec sa création, et ils ne pourraient rester d'accord avec le Créateur, s'ils étaient en désaccord avec les siens. Mais un accord entre hommes exige une société visible, et s'il est le résultat d'un accord avec Dieu, l'origine de la société doit être divine.

Comment cet accord a-t-il été rendu possible ? Les hommes ne pouvaient s'élever au niveau de Dieu, mais Dieu pouvait se limiter et s'abaisser jusqu'aux siens. Ainsi Dieu se fit homme. La divinité et l'humanité sont d'accord en Jésus-Christ ; mais nous pouvons seulement participer à cet accord par notre union avec Lui, et la mesure de notre union avec Lui est déterminée par la façon dont nous secondons son œuvre expiatoire. Mais ceci encore exige un Corps visible ou une Eglise. Pour exprimer la même vérité d'une autre façon — l'Eglise essentielle est Notre-Seigneur, Dieu Incarné, et l'Eglise accidentelle consiste dans ceux qui ont été incorporés dans son Corps mystique, et cette Eglise existe pour représenter Dieu Incarné, réconciliant toutes choses avec Lui-même. Par conséquent, la première note de l'Eglise est l'unité, mais c'est une unité dans la diversité. Aucun chrétien ne peut reproduire le Christ, en qui la plénitude de la divinité habitait corporellement, mais chacun, en son lieu, son temps et circonstances, peut espérer Le refléter quelque peu en vivant en communion personnelle avec Lui ; et c'est par la reproduction progressive du Christ que l'œuvre de réconciliation se développe. Mais tout juste à cause de cela, il faut qu'il y ait un moyen d'unité pour tous et chacun, et Notre-Seigneur a établi des centres de cette unité lorsqu'Il ordonna les Apôtres pour Le représenter dans le monde, et ces centres existent

toujours, par son autorité, dans la hiérarchie apostolique. Chaque Evêque est un centre pour une église locale, et il est aussi le lien entre son propre diocèse et les autres ; et c'est par la correspondance et l'intercommunion de tout le collège que la Foi catholique est conservée intacte... L'Episcopat est donc essentiel à la vie de l'Eglise, et les Evêques sont les organes par lesquels le Corps mystique fonctionne. Tout le Corps existe pour l'accord entre Dieu et les hommes, et des hommes entre eux, et nous ne devons pas oublier que cet accord n'est devenu possible que par le sacrifice... L'Eglise est appelée à être fidèle à cette voie de l'Amour, et chaçun de ses membres doit être prêt à se sacrifier pour les autres. C'est le devoir de l'Eglise de représenter jusqu'à la fin la mort du Seigneur au Père, comme leur seul motif de réconciliation avec Lui, et de la représenter jusqu'à la fin en face d'un monde incrédule, comme la voie par laquelle les hommes peuvent se mettre d'accord. Par conséquent, le sacrifice et le sacerdoce sont essentiels à l'Eglise, si cette Eglise doit vraiment représenter le Christ du Calvaire au monde. La Messe devient le centre nécessaire du culte, puisqu'elle célèbre l'événement central de l'accord, et la communion avec Notre-Seigneur est le gage de cette unité dont Il nous a permis de jouir par sa mort. » (165-166.)

Frank développe aussi ses vues sur les Sacrements, l'autorité de l'Eglise et la Papauté, mais Dr Smith — à notre grand regret — n'a pas jugé nécessaire de les résumer. Mais voici ce que Frank dit à la fin de son livre :

« Un homme peut conserver son union personnelle avec le Christ, tout en refusant de reconnaître sa relation avec les membres du Corps. C'est-à-dire, qu'il peut prendre tout ce que Jésus donne directement, mais refuser de son côté de faire droit aux exigences que Jésus lui impose dans le Corps mystique. Il peut, de fait, rejeter le second mode de notre relation avec le Christ, le mode de relation avec Lui, dans et par le Corps entier. Dans ce cas, son union avec le Christ est maintenue directement par la miséricorde du Christ, indépendamment de la pleine activité du mouvement vers l'expiation. Un tel homme prend des deux mains ce que le Christ apporte, mais ne veut pas se joindre au Christ dans la vie intérieure de la société. C'est un membre qui puise à la source commune de la vie, mais ne suit pas l'impulsion du commun esprit.

et ne reconnaît pas son devoir de coopérer avec les autres membres. Et l'Eglise catholique refuse, à bon droit, de recevoir un tel homme à la participation de celles de ses actions qui, dans leur sens essentiel, dépendent de la relation mutuelle de tous les membres dans le Christ. Le non-conformiste, aujourd'hui, est celui qui refuse de se conformer à cet aspect de notre relation avec le Christ, sur lequel sont basées toutes les actions sacramentelles de l'Eglise ; et il n'a pas le droit d'exiger une participation à ces actions jusqu'à ce qu'il accepte la relation sous-jacente. Le Christ-Seigneur, qui est l'Amour Eternel, donnera abondamment aux membres séparés, ajoutant des dons plus riches en proportions de l'innocence personnelle et de la bonne foi de chacun. Mais il est évident que, pour ce qui regarde la relation mutuelle qui relie tous les membres entre eux dans le Christ, on ne peut recevoir rien qui appartienne spécialement à cette relation lorsqu'on ne veut pas aider à la maintenir... Ici, donc, notre discussion arrive à sa conclusion naturelle, sur une note triste de désaccord. Néanmoins, nous en retournons avec confiance, avec un ferme espoir en la victoire finale de l'Amour. Nos malentendus ne continueront pas toujours, nos souvenirs de torts religieux ne prévaudront pas toujours. Quelque imparfait que soit notre état présent et quelque nombreuses que soient nos faiblesses morales et intellectuelles, nous tous, Chrétiens, nous fixons le regard sur Jésus couronné dans sa gloire. » (p. 167.)

Dans la lettre à une religieuse dont nous avons déjà cité un extrait plus haut, Frank développe, au point de vue ascétique et mystique, les mêmes idées que dans le « *Fulness of Christ* » : Notre danger fondamental, y est-il dit, est l'individualisme, et nous avons une tendance à juger la religion d'après la façon dont elle affecte notre âme à nous, indépendamment du Corps mystique... Alors qu'en fait Jésus emploie chaque âme comme un membre du Corps entre plusieurs, et qu'Il regarde chacune comme son agent pour exprimer devant la Divinité une variété d'une des nombreuses formes possibles de son propre service d'amour et d'obéissance. En sorte que chaque âme a sa vocation propre qui la lie à un certain détail qui peut être considéré à part dans l'amour universel avec lequel Il aime le Père : et chacun de ces détails a son analogie dans quelque expérience du Christ sur terre.

Ce n'est que de cette manière que tout ce qu'Il a fait sur terre peut être abondamment reproduit par son Corps mystique dans chaque génération. C'est pourquoi, étant donné ce qu'est le monde à cause du péché, il est essentiel pour le plan du Christ, que dans chaque génération quelques-uns de ses enfants reproduisent en eux-mêmes la joie commune, celle de Pâques et de l'Ascension, tandis que d'autres expriment les dispositions de Gethsémani et du Calvaire. Il est vrai qu'une âme peut, dans sa vie mortelle, exprimer plus d'une disposition : mais il est de fait que quelques-unes excellent dans une disposition plus que dans toutes les autres. Et ici, deux remarques s'imposent : Premièrement, ce n'est pas la Volonté primordiale de Dieu que les dispositions tristes soient perpétuées : Il veut que quelques-uns les reproduisent, non parce qu'Il les aime, mais parce que sans leur reproduction et leur extension dans son Corps mystique, le sacrifice pour le péché ne serait pas couronné. Au contraire, il resterait isolé de nous, pécheurs : tandis que, si nous nous identifions avec toutes ses dispositions, nous faisons nôtre le sacrifice et nous le faisons fructifier. Dieu ne désire notre souffrance pas plus qu'Il ne désirait la souffrance du Christ : en soi, toutes deux sont contraires à son but, mais, de fait, toutes deux sont nécessaires (à cause du péché) pour la réalisation de celui-ci. Deuxièmement, ces dispositions tristes n'ont de valeur que parce qu'elles exigent un effort spirituel pour les supporter fidèlement. Y échapper ne donne pas de mérite, et n'ajoute rien à la richesse du sacrifice du Christ ; tandis que persévérer avec confiance filiale à travers toute la période de la vocation à souffrir, c'est ajouter réellement à la gloire du Calvaire. Ajouter, non pas en donnant naissance à un nouveau sacrifice, mais en étendant le but et la fécondité de l'unique sacrifice. » (p. 140-141.)

« Quelle qu'en soit la cause, l'obscurité, bien supportée, est la contribution la plus haute de l'âme au trésor du Christ dans l'Eglise. » (p. 141.)

« La certitude que nous sommes les membres les uns des autres, nous permet de croire que les autres bénéficient de l'agonie d'une âme, de même qu'elle est aidée par les différentes activités de ses voisins. » (p. 142.) « Sans doute, à première vue, l'âme à horreur de recevoir le rôle des membres abandonnés dans le grand drame de la Rédemption ; mais

une deuxième lecture du drame dissipe le sentiment d'horreur. Car, en elle, le Christ victorieux représentera le passé, non pas elle seule. Et là où le Christ victorieux opère, là il y a joie et paix surnaturelles, bien que le bonheur et la paix humains soient loin, et il y aura une quantité immense de béatitude céleste, quand ce premier acte du drame sera fini. Si nous souffrons avec Lui, nous règnerons aussi avec Lui. » (p. 142.)



« Frank avait une grande dévotion à Notre-Dame ; il croyait et enseignait qu'elle était libre de tout péché actuel. Croyait-il aussi à l'Immaculée-Conception, je ne saurais le dire, mais il est certain qu'il aurait réclamé le droit de tenir cette doctrine comme une opinion pieuse. Je me souviens qu'il étudiait le sujet pendant son premier congé, en donnant des arguments pour et contre. Alors il n'arriva pas à une conclusion; mais la manière de donner les arguments ne me laissait guère de doute au sujet de la conclusion qu'il en aurait tirée. » (p. 283.)



« La communion avec Dieu n'était devenue possible pour Frank que parce que Dieu s'était limité Lui-même et était devenu homme. Si nous comprenons cela et son besoin de concentrer sa dévotion, nous comprendrons aussi son attitude envers le Saint Sacrement conservé dans le Tabernacle. » (p. 213.)

« Mais des théologiens de son pays, qu'il respectait, comme Dr Gore et Professeur Scott Holland, n'étaient pas d'accord avec lui, et c'est à cause de cette controverse en Angleterre qu'il écrivit : « *God with us* — Dieu avec Nous. » Le livre fut écrit pendant la guerre et, comme tous les livres de Frank, en grande hâte. C'est une étude sur l'extension de l'Incarnation, et Frank commence par une distinction entre le Christ, qui est en nous par la puissance de son esprit, nous unissant à Dieu, et le Christ hors de nous, sur le trône de sa gloire, qui nous invite à avancer et qui est l'objet

de notre adoration. Il insiste sur la nécessité de maintenir en équilibre ces conceptions de sa Présence, mises en contraste. C'est dans le Saint Sacrement qu'elles se rencontrent. Là, nous recevons le Christ en nous, là, nous offrons par l'Esprit le sacrifice du Christ au Père et là, nous réalisons la signification corporative de notre foi par la communication avec tous les membres du corps mystique du Christ qui est l'Eglise. Cela est possible, parce que Dieu est devenu homme et que sa nature humaine a été sacrifiée pour nous. Dans sa nature humaine, dans son Sang et son Corps, notre nature est rachetée, l'Eglise est constituée et nous pouvons parvenir jusqu'à Dieu. Mais sa nature humaine n'est pas omniprésente comme l'enseignait Luther. Elle est dans le ciel, à droite de Dieu, mais Il désire que cette Présence soit révélée à nous dans le Saint Sacrement. C'est l'endroit où nous, qui sommes liés à l'espace, pouvons rencontrer Dieu. Mais cette Présence n'est-elle seulement réelle pour nous qu'au moment de la communion, en sorte que nous puissions considérer la consécration des espèces comme conditionnée par notre réception ? Argumenter ainsi, dit Frank, c'est détruire l'équilibre de notre pensée sur la personne du Christ, en nous et hors de nous ; cette conception nous mènerait à une religion totalement subjective. Celui qui, ayant communié avec dévotion, est conscient de la grâce, qu'il vient de recevoir, s'approche du Tabernacle pour remercier le Donateur, et notre Seigneur, du haut de son trône céleste, consent à demeurer avec les hommes dans le Saint Sacrement. » (p. 284-285.)

A ce propos, « il faut noter que Frank n'était pas du tout impressionné par ceux, qui disaient que cette dévotion était une nouveauté purement romaine. Il répondait : « Il y a des nouveautés qui peuvent être bonnes, et nous sommes redevables de plusieurs bonnes choses à l'Eglise Romaine. » (p. 286).



Pour Frank, la Communion des Saints et le culte qu'on leur rend, non moins que la doctrine de l'Eucharistie, étaient intimement liés au dogme de l'Eglise. Dans une lettre à Dr Smith il écrivait : « Je tiens fermement que la doctrine de

l'Invocation des Saints est le corollaire juste et raisonnable de la doctrine de l'Eglise en tant que Famille de Dieu. » (p. 34.)

En effet, si Frank croyait en la Présence réelle de Notre-Seigneur, il croyait aussi dans la manifestation du Christ par les membres de son Corps et avait une foi vive en la Communion des Saints. Il ne pouvait pas comprendre le point de vue exclusif de certains anglicans, qui voulaient restreindre cette Communion à ceux qui vivent ici-bas. Pour Frank, le monde de l'au-delà était aussi réel que celui d'ici-bas, peut-être plus encore. Pour lui, le ciel n'était pas un endroit éloigné au-dessus de l'espace azuré, mais notre monde était partout pénétré par l'esprit, et les âmes saintes n'étaient pas loin de la terre. Etant en communion avec Notre-Seigneur, il croyait aussi en la communion avec les justes, arrivés à la perfection. Il demandait aux Saints de prier pour lui comme il le demandait à ses amis. Même il demandait aux Saints, avec plus de confiance, de prier pour lui, parce qu'ils étaient plus près de Dieu et en conformité plus parfaite avec la Volonté de Notre-Seigneur. Il fut scandalisé quand l'évêque de St. Albans suspendit un prêtre pour avoir invoqué les Saints, et cet événement était une des trois raisons pour lesquelles il avait écrit sa « Lettre ouverte » en demandant : « Que défend l'*Ecclesia Anglicana ?* » (p. 286.)

IV

LE PIONNIER DE L'UNION

Avec des conceptions théologiques aussi pures sur les principaux dogmes de la foi catholique, Frank devait être naturellement un champion de l'Unité de l'Eglise. C'est surtout à la Conférence de Lambeth, en 1920, qu'il se révéla aux Anglicans comme pionnier de la Réunion de la Chrétienté (p. 220.)

Frank fit plusieurs discours à cette Conférence, mais c'est son discours sur la Réunion qui fut le plus mémorable et qui établit sa réputation dans la Conférence. Le nouvel évêque de Durham, Dr Henson, avait fait un brillant discours pour défendre une Eglise vraiment nationale ; il insista sur la nécessité de « Home Reunion » et attaqua la doctrine de la Succession Apostolique, qu'il considérait comme un obstacle. Après lui, Frank se leva; passant en revue les différents points en discussion, il arriva à la question principale en disant : « Pourquoi l'Episcopat a-t-il fait faillite en Angleterre et ailleurs ? Parce qu'il n'a pas réussi à représenter la Paternité de Dieu. Chaque diocèse doit être une famille, une vraie unité. L'unité que nous désirons voir, disait-il, c'est l'unité d'une vie organique centralisée dans une autorité, exprimée par un collège épiscopal rattaché au passé et progressant vers l'avenir. Cette unité serait complètement différente de l'uniformité que l'Angleterre essaya en vain de maintenir pendant quatre siècles, et très différente de la fédération de sectes jalouses et rivales, réclamée par ceux qui favorisaient Kikuyu. Il ne voulait pas, comme Dr Henson, constituer une Eglise nationale (sinon, où serait-il entré, lui et ses Africains), mais une Eglise Catholique à laquelle auraient pu appartenir toutes les races. Il commença à défendre son idéal avec ardeur et passion spirituelle. La vision qu'il décrivit était celle d'une Eglise Une, Sainte, Catholique et Apostolique, aussi étendue que la Chrétienté. C'était là la volonté du Christ. Ceux-là même qui ne partageaient pas son point de vue et le considéraient comme chimérique, en furent impressionnés. Dès son premier discours sur la Réu-

nion, il avait conquis l'oreille de la Conférence et ne la perdit plus. » (p. 228.)

D'abord, chaque question, concernant la Réunion paraissait enveloppée d'un épais brouillard et aucune espèce d'entente ne semblait possible. Peu à peu la question devint plus claire et on assure que cette clarté était due au savoir-faire avec lequel Frank était en état de présenter et d'expliquer la position catholique sans offenser personne. Les membres de la Conférence étaient étonnés que les représentants catholiques, qui tenaient si fermement aux points fondamentaux, étaient si compréhensifs dans leur manière de penser et prêts à tolérer les divergences de l'expression et de l'organisation religieuse. Au moins ils n'étaient pas liés aux « Acts of Uniformity » des Tudor et Stuart ou à une conception rigide de l'Anglicanisme. « Pourquoi, demanda Frank à l'évêque de Durham, suis-je obligé d'adapter mes vues à l'enseignement de l'Eglise du XVIe et XVIIe siècle, quand l'Eglise compte 1920 ans ? » Il était résolu, pour sa part, de ne rien laisser faire qui eût pu compromettre l'Eglise d'Angleterre et rendre plus difficile la Réunion avec la grande Eglise d'Occident. Il déclara devant la Conférence : « Je sais que moi et mes semblables avons l'air de réactionnaires. Si vous pouvez me persuader que, dans mes efforts pour l'Union, je n'exécute pas la volonté de Notre-Seigneur, je suis prêt à renoncer à mon siège et je prierai pour vous. Mais je ne crois pas que mes convictions soient contraires à la volonté de Notre-Seigneur. » C'est pourquoi il persévéra dans son attitude. » (p. 229-230.)

*
* *

« Le résultat le plus saillant de la Conférence était le fameux « Appel à la Chrétienté ». Il fut soumis à la Conférence plénière dans la matinée du 30 juillet et des discours remarquables furent prononcés en sa faveur par l'Archevêque d'York et les Evêques Brent et Rhinelander. Frank prit la parole après le lunch et plaida en faveur d'une acceptation unanime. Son discours s'adressait surtout à ses frères les Evêques de l'école catholique. C'était le couronnement de ses efforts, le meilleur discours qu'il eût fait ; il entraîna la Con-

férence avec lui et on lui fit un accueil triomphal quand il se rassit. Après lui, il n'y eut plus que deux discours, par un Evêque américain et par l'Archevêque d'York. Alors le Président résuma tout et l'Appel fut voté ; on prétend que quatre Evêques seulement votèrent contre. » (p. 230.) « Alors les Evêques, instinctivement, se levèrent pour une prière d'action de grâces jusqu'à ce que, entraînés par l'un d'entre eux, ils s'unirent dans une doxologie commune. »

« Le moment était venu, la décision prise. Pratiquement, tout l'épiscopat de l'Eglise anglicane s'était déclaré explicitement et individuellement responsable de l'Appel avec son jeune idéal et son espérance nouvelle. En bien ou en mal, la Conférence de 1920 fut une contribution à la vie de l'Eglise, d'après laquelle elle sera grandement jugée dans les années à venir. Les Evêques avaient essayé, honnêtement, sans préjugé, de découvrir et de suivre la volonté de Dieu. » (p. 231-232.) « Il n'y a pas de doute, écrivit le doyen de Cantorbéry, que l'esprit conciliant, la générosité, la clairvoyance et le désir passionné de Réunion, unis à une facilité de rédaction étonnante de l'Evêque de Zanzibar, n'aient été des forces prédominantes dans toute l'élaboration de l'Appel et des Résolutions y rattachées. » (p. 232.)

*
* *

« Frank publia un long article dans le *Church Times* du 20 août 1920 sur la Conférence de Lambeth et le sens de l'Appel à la Chrétienté. Son mérite saillant, pour lui, était qu'il témoignait d'un esprit catholique et était très éloigné de la raideur traditionnelle et de la suffisance de l'Anglicanisme. » (p. 236.) Désormais, dit-il « nous sommes tenus d'exorciser l'esprit de sectarisme de toutes nos communautés, de lever nos yeux vers la vision de l'Eglise universelle et de nous humilier aux pieds l'un de l'autre. Quoi qu'il advienne de l'Appel, même s'il tombe dans des oreilles sourdes, du moins les évêques ont purgé leur conscience aux yeux de Dieu. L'Anglicanisme comme type est mort. » (p. 236.) Il expliquait ainsi l'idéal de l'unité dans la diversité, mis en avant dans l'Appel : « La visibilité de l'organisme unique serait réalisée par un collège indivis d'Evêques orthodoxes, 10-

mains, anglicans, avec des Evêques des communions des Presbytériens et de la « Free Church ». Chaque communion ainsi représentée dans le Collège indivis des Evêques resterait un groupe individuel dans le Corps visible unique. Chacune conserverait ses coutumes, ses méthodes, ses façons propres d'exercer le culte, autant que cela est compatible avec la vie dans une société universelle qui professe une même foi, possède une même hiérarchie épiscopale et fait usage de sacrements communs à tous. Parmi ces groupes, il y aurait communion réciproque et tous actes analogues d'association mutuelle. »

« Rome, prétendait-il, avait déjà donné l'exemple par ses Eglises Uniates, et aucune autre solution n'était possible. Il pressentait cependant les difficultés qui seraient soulevées par les Anglo-catholiques, et il écrivait sur un ton quelque peu menaçant :

« Si des Anglo-catholiques emploient leur temps à chercher la petite bête dans les expressions de l'Appel, plutôt qu'à remercier Dieu pour ce qu'Il a fait pour nous, ils seront, en réalité, des aveugles, conducteurs d'aveugles. De plus, ils feront preuve d'une singulière inconscience des dangers dont ils ont été préservés. » (236.)

En réponse aux critiques que souleva l'Appel parmi les Anglicans, Frank « soutenait que celui-ci était sorti d'une atmosphère de pénitence, et était le résultat de la considération des nombreuses fautes commises par la Communion Anglicane, depuis qu'elle s'était soustraite à l'obédience romaine. » p. 237.)

Dans une brochure sur « Lambeth et Réunion » publiée par Frank et deux autres Evêques, il est dit : « Nous désirons aller jusqu'au bout pour recouvrer un sacerdoce qui ne soit pas particulier, mais vraiment catholique, c'est-à-dire un sacerdoce remontant jusqu'aux Apôtres dans le passé, reconnu par tout le peuple chrétien dans le présent, chargé du mandat de toute l'Eglise, et apportant au service du monde la vraie plénitude du pouvoir sacerdotal. » (p. 238.)



Les résultats pratiques de la Conférence de Lambeth et

de l'Appel ne furent pas ce que Frank eût pu en attendre. Retournés dans leur diocèse, la plupart des Evêques anglicans semblèrent oublier l'Appel ou ne firent que peu d'efforts pour lui faire rapporter des fruits parmi leur clergé et leurs fidèles. Pour la plupart il resta lettre morte, et Frank le leur reprocherait amèrement trois ans plus tard.

« Est-ce à dire, demande Dr Smith, qu'il n'y a pas d'espoir (de Réunion), et la vision de Lambeth n'était-elle qu'un mirage ? Je ne le crois pas : la vision était bien réelle, mais c'était une vision de plusieurs jours. L'erreur fut, qu'étant si claire pour ceux qui la virent, Frank et autres se mirent à élaborer un plan pour la réaliser. En soi, ce fut un excellent plan, mais ceux qui y donnèrent leur assentiment n'avaient pas pensé à tout ce qu'il impliquait, et ceux à qu'il il fut envoyé n'avaient pas encore perçu la vision. » (p. 241.)



En 1923, Frank fut invité à présider le second Congrès anglo-catholique (p. 296).

Avant le Congrès, il adressa une lettre aux membres, les exhortant à se préparer aux réunions par la prière, la pénitence et la communion. Voici quelques extraits qui révèlent sa pensée :

« Nous devons déposer tout esprit de parti. Il nous a fallu plusieurs années pour échapper à l'esprit de parti qui est une caractéristique de la religion anglaise. Aujourd'hui, nous combattons pour la Foi catholique, commue à l'Orient et à l'Occident. Nous n'avons rien à voir avec les sobriquets de *low Church, high Church, broad Church,* libéraux ou modernistes, ni même avec le nouveau *non-party* parti. Nous vaincrons ou nous succomberons avec l'Eglise du Christ, catholique et apostolique. Et nous attendons patiemment que le Saint Père et les Patriarches orthodoxes veuillent nous reconnaître comme de leur famille. Nous ne sommes pas un parti : nous sommes ceux qui, dans la Communion Anglicane, refusent d'être limités par des règles de parti et des credo de parti. Notre appel va au Credo catholique, au culte catholique et aux usages catholiques. Ce dont nous avons besoin, c'est un généreux empressement pour travailler avec les autres pour la cause

commune. En même temps, nous, Anglo-catholiques, avons besoin de nous montrer plus fermes... : nous ne devons pas sacrifier la vérité catholique au succès. Et nous ne devons pas nous appuyer sur le patronage et la sympathie de ceux qui, dans leur cœur, sont opposés à notre but final. Nous sommes nettement appelés par Dieu à mettre fin à l'esprit de parti dans la Communion Anglicane et à amener les chrétiens anglais à aimer l'Eglise catholique. Nous ne devons jamais le faire par un compromis avec la vérité ; la charité fraternelle ne doit pas exiger la trahison d'un principe. » (p. 298.)

Sur le point des principes, Frank s'était toujours montré intraitable. Dans la dispute autour de Kikuyu, il avait écrit en 1914 : « Il serait plus commode de recevoir avec charité fraternelle tous ceux qui cherchent à s'associer à nous, et de rendre hommage à leurs principes comme nous rendons hommage à leurs personnes et à leurs efforts. Mais, Celui qui est venu apporter un glaive sur terre ne l'entend pas ainsi. Nous devons plutôt boire son calice et, fidèles aux principes, quelque impopulaires qu'ils puissent être, nous devons nous réjouir de devenir un objet de mépris pour les hommes et l'abjection du peuple. Car, quoi qu'on puisse dire par ailleurs de la Réunion et des méthodes pour y arriver, une chose est sûre : sans principes nous n'accomplirons rien. » (p. 159.)



Au Congrès anglo-catholique, Frank tenait l'immense auditoire comme dans sa main. Il n'avait qu'à se lever pour obtenir silence ; il pouvait réprimer des applaudissements par un simple mouvement ; quand il souriait, tout le monde riait, quand il priait il y avait un profond silence. Le deuxième jour il dirigea une brève méditation, debout devant le crucifix. Elle était fort simple, mais concentra les pensées des assistants sur les points de l'ordre du jour. Les formules catholiques lui tombèrent tout naturellement des lèvres. Vivant loin de l'Angleterre, dans un diocèse où tous partageaient les mêmes pensées, il était devenu habitué à de telles expressions (p. 299-300).

Dans un discours admirable, Frank représenta aux assistants du Congrès d'abord le Christ de Bethléem, puis le Christ

du Calvaire, et enfin le Christ dans le Très-Saint Sacrement. Il dégagea de chacun de ces points de vue des conclusions pratiques et des avertissements sévères concernant les devoirs qui incombent aux chrétiens de nos jours (p. 300-302).

Son discours fut écouté avec une attention ravie. Sa voix splendide résonna à travers la vaste salle. Il y avait une note d'émotion dans son ton ; impossible d'échapper à son insistante passion, à son amour passionné pour Dieu, à sa pitié dévorante pour les fils des hommes. Une immense vague d'émotion inonda l'assemblée, les hommes furent touchés, malgré des divergences de détail ; des dignitaires respectables, craignant de se compromettre, se laissèrent emporter par l'enthousiasme universel. Ce n'étaient pas seulement ses paroles, c'étaient son caractère et sa sincérité qui dominaient la foule. Lui, du moins, avait le droit de dire des vérités austères et de lancer un appel pour une vie chrétienne intense, parce qu'il avait tout abandonné pour le Christ et pour le salut des âmes. Le Professeur Turner, rappelant cette séance mémorable, dit, après la mort de Frank : « Je crois que l'Evêque de Zanzibar était le plus grand homme que j'ai jamais rencontré ; je sais que c'était le plus grand orateur que j'ai jamais entendu. » (p. 303.)



Le Congrès avait été un grand succès (p. 303). Mais à peine fini, une âcre controverse nâquit, à propos des Tabernacles et du Message, envoyé au Pape. Ce message, apparemment, n'était pas prémédité. Frank n'avait demandé l'avis de personne. On avait expédié des messages au Roi, à l'Archevêque de Cantorbéry et à des Patriarches orientaux, et Frank se demandait : « Pourquoi n'enverrait-on pas de message au Pape, le premier Evêque de la chrétienté ? » En un clin d'œil il rédigea le texte que voici : « Seize mille Anglo-catholiques, rassemblés en Congrès, présentent salutations respectueuses au Saint-Père, priant humblement que le jour de la paix puisse se lever bientôt. » Il en donna lecture au Congrès qui le reçut avec applaudissements. Il n'y eut pas d'opposition à ce moment et le télégramme partit. Ce n'est que deux jours plus tard que la première protestation s'élevât

au Congrès, mais Frank en prit immédiatement la responsabilité sur lui (p. 304). Plus tard, il écrivit à ce propos : « Pourquoi l'ai-je suggéré ? Parce que, à mon avis, il était évidemment juste de le faire. En 1920, nous, les Evêques qui fûmes réunis à Lambeth, avons fait appel à tout le peuple chrétien, afin qu'il prie et travaille pour la réunion. Nous avons déclaré que la réunion avec Rome était la volonté de Notre-Seigneur. Nous avons fait ressortir combien particulièrement étroits étaient nos liens avec Rome et avec l'Orient orthodoxe. Et, publiquement, nous avons exprimé notre résolution de nous soumettre à la conscience de l'Eglise romaine dans la question des Ordres, si, par ailleurs, on était d'accord sur les termes de la réunion. J'étais donc dans mon droit en supposant que dans toutes les paroisses, plus spécialement dans les paroisses anglo-catholiques, les paroles épiscopales avaient été lues, expliquées et fortement accentuées ; et que, pendant ces trois dernières années, les gens d'église, en Angleterre, avaient été stimulés pour désirer et implorer dans leurs prières la réunion avec les Eglises romaine et orthodoxe. Sur l'estrade du Congrès se trouvait un Archevêque orthodoxe, en la personne duquel nous rendîmes hommage aux Patriarches orthodoxes. Il n'était que juste, dès lors, de rendre au Pape de Rome tel hommage qui fût possible. De là ma proposition de le saluer respectueusement et de lui rappeler que nous prions humblement pour le jour de la paix. Cela semblait si évidemment juste. Et, en dépit de beaucoup de lettres et d'articles de presse amers et furieux, cela me semble toujours évidemment juste, courtois et chrétien. Car, même si le Pape était notre ennemi, le Christ nous obligerait encore à l'aimer. Et, pour ce qui est d'attirer un affront à l'Eglise d'Angleterre, même si cela était aussi vrai qu'en réalité c'est faux, nous ne sommes pas dispensés d'agir d'une façon chrétienne par peur pour notre propre dignité. En vérité, l'acte posé par les Evêques à la Conférence de Lambeth de 1920 est un précédent légitime pour l'envoi du télégramme. Et, si on me dénie la valeur de ce précédent, je m'en rapporte avec confiance à la doctrine de Notre-Seigneur. Je reste impénitent pour le télégramme. Sans doute, j'ai compassion des prêtres dont les troupeaux sont effrayés : je sais combien facilement des Anglais s'effarouchent quand on mentionne le Pape. Mais je crois humblement, comme membre

de la Conférence de Lambeth de 1920, qu'il fut donné alors aux prêtres une magnifique occasion par les quelque deux cent-cinquante Evêques anglicans, d'accoutumer leur troupeau à une vision d'une chrétienté réunie, avec le Pape comme figure centrale ; et il semble qu'ils l'aient manquée ! Puis-je, tout aussi humblement, demander qu'avant que le télégramme soit complètement oublié, l'Appel de Lambeth, en tant qu'il se rapporte à la réunion avec Rome, soit expliqué aux intéressés ? » (p. 306.)



A ce propos, Dr Smith fait cette réflexion : « Sans doute, Frank avait raison d'espérer et de prier pour que le jour (de la réunion) puisse être proche, quoique, à certains d'entre nous, il semble fort éloigné. Actuellement, la réunion n'est désirée ni à Rome ni en Angleterre, sauf par un petit nombre ; et jusqu'à ce que le désir soit plus général, il semble que rien ne se fera. » De part et d'autre, on s'acharne à se dénigrer. Or, « il semble qu'aucun désir de réunion ne puisse se faire jour si, dans un but de controverse, chacun se spécialise à découvrir chez l'autre ce qui est répréhensible. » (p. 307.)

Nous voudrions croire, pour notre part, qu'aucun catholique romain ne mérite ce reproche de Dr Smith ; mais il est manifeste que dans certains milieux catholiques, aussi bien qu'anglicans, il règne encore une atmosphère de défiance qui retarde le rapprochement des esprits et des cœurs, condition préalable à toute tentative de réunion. C'est à créer cette mentalité nouvelle de confiance fraternelle que doivent se consacrer tous les ouvriers de la pacification chrétienne. Frank, mieux que personne dans l'Eglise anglicane, avait compris cette mission irénique, et toute sa vie, tout son apostolat ne fut qu'un holocauste à cet idéal. Il est mort trop tôt pour moissonner ce qu'il avait semé. Mais la semence qu'il a jetée à pleines mains est, certes, tombée dans une terre fertile ; déjà le blé se lève, et, sous la grâce de Dieu, nous pouvons espérer qu'il arrivera à maturité et que la moisson de la Réunion sera copieuse, à condition qu'il se trouve, de part et d'autre, des ouvriers et des moissonneurs, animés de cet esprit et de cette foi qui animèrent Frank, lorsqu'il « entra

dans la Conférence de Lambeth avec la confiance que toutes choses étaient possibles — même la Réunion de la Chrétienté. » (p. 226.)

* * *

Lors du Congrès anglo-catholique de 1923, un prêtre catholique, qui fit visite à Frank, lui dit, en prenant congé de lui : « Monseigneur, je ne puis baiser votre anneau, mais il y a une chose que j'aimerais bien mieux de faire : je baiserais volontiers le bord de votre vêtement ! » (p. 297.) Nous comprenons et nous partageons l'enthousiasme et la vénération de ce prêtre catholique pour ce digne et saint prélat anglican ; nous craignons même que nous n'aurions pas résisté à la tentation de baiser aussi son anneau !

Dom Franco de Wyels, O. S. B.
du Prieuré de Schootenhof.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE)

IRÉNIKON - COLLECTION

N° 1. **Hieromoine Lev,** de la Lavra de Univ (Galicie orientale), « *Les Orientations de la Pensée religieuse Russe contemporaine* ».

Chap. I. La pensée religieuse traditionnaliste. Chap. II. Les mouvements de la réforme religieuse. Chap. III. Les problèmes religieux et la pensée révolutionnaire.

N° 2. **Mgr A. Sipiaguine,** Directeur de l'Internat Russe à Namur, « *Aux sources de la Piété Russe* ».

I. La Lavra des Cavernes à Kiev : Chap. I. Origines byzantines et monastiques. Chap. II. Les fondateurs. Chap. III. La sainte Pléiade.

N°s 3-4. **S. E. le Cardinal Mercier,** « *L'Unité Chrétienne* » (textes et discours).

I. Textes intégraux (Lettres « Les Conversations de Malines », Discours « Pour l'Union des Eglises »). II. Extraits (Lettres « L'Unité Catholique »; au « Comité National Russe » à Paris; « La Papauté et le sens social chrétien »). III. Lettre (au Primat de Canterbury). *Appendice :* Lettre du Primat de Canterbury.

N°s 5-6. **C. Korolewskij,** Secrétaire de la Rédaction du « Stoudion » (Rome), etc., « *L'Uniatisme* ».

Définition, Causes, Effets, Etendue, Dangers, Remèdes.

N° 7. **R. P. Georges Tsebricov,** diacre de l'Eglise orthodoxe, « *L'Esprit de l'Orthodoxie* ».

Avant-propos : Lettre aux Moines de l'Union. Chap. I. L'Esprit et la Mentalité. Chap. II. L'essence de l'esprit orthodoxe. Chap. III. Extraits des mémoires de M. N. Motoviloff. L'esprit d'Unité chrétienne.

N° 8. **Pierre Debouxthaix,** « *L'appel de Flavien* » et « *L'appel d'Eusèbe de Dorylée* ».

N° 9. **Dom Franco de Wyels,** O. S. B., du Prieuré Christ-Roi à Schootenhof, « *Un Apôtre anglo-catholique de l'Union* ».

N° 10. **Dom André de Lilienfeld,** O. S. B., du monastère d'Amay-sur-Meuse, « *Pour l'Union* ». (Documents et Bibliographie.)

Introduction. Chap. I. L'effort de l'Eglise catholique pour la Réunion. Chap. II. L'effort de l'Orthodoxie. Chap. III. L'effort de l'Anglicanisme. Chap. IV. L'effort des Protestants. Conclusion et Appendice.

IRÉNIKON

REVUE MENSUELLE DES MOINES DE L'UNION DES EGLISES

A côté de la REVUE mensuelle,

Une COLLECTION paraît à intervalles irréguliers dix fois par an. Elle comprend une série d'études et de documents plus spéciaux qui trouveraient difficilement place dans un Bulletin destiné à une plus large vulgarisation.

Conditions d'Abonnement.

Revue et Collection		Revue	
Belgique	30 francs	Belgique	20 francs
Etranger	10 belgas	Etranger	5 belgas

Le numéro séparé : Belgique, 3 francs; Etranger, 5 francs.

Avis.

1. Tout ce que publie IRÉNIKON n'entraîne qu'une responsabilité individuelle. Il peut être bon parfois de faire connaître des Etudes qui, tout en ne concordant pas avec nos convictions, renseignent sur le monde de la psychologie non catholique dont les efforts, difficultés, tendances et espoirs sont loin d'être suffisamment connus. Non seulement l'appréciation mais encore la charité envers nos frères dans le Christ se trouvera accrue par ces connaissances.

2. La Direction se réserve tous les droits de propriété en ce qui concerne les articles de la Revue et Collection Irénikon.

DIRECTION : Monastère d'Amay-s/Meuse (Belgique).
COMPTE-CH. : BRUXELLES : 161.209.

ADMINISTRATION : M. Duculot, Gembloux (Belgique).
COMPTE-CH. : BRUXELLES : 12851 ; PARIS : 800,12.

DEPOTS : Librairie Saint-François, 4, rue Cassette, Paris (FRANCE). — Messrs Mowbrays, 28, Margaret Street, London, W. 1 (ANGLETERRE). — M. van Haastert, 89, Amalia Van Solmstr., s'-Gravenhage (Hollande). — O'Donovan Bros. Inc. N° 221, Park Avenue, Baltimore, MD. (U. S. A.)

Irénikon

Dom FRANCO de WYELS, O. S. B.
du Prieuré de Schootenhof.

Un Pionnier Anglo-Catholique de l'Union

PRIEURÉ D'AMAY S/MEUSE
(BELGIQUE)

TOME II. COLLECTION 1927. Nº 9.